

Ciné-

TOUS LES
VENDREDIS

mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

N° 3 — 22 Août 1941

4^F



Un sourire comme celui de Renée Saint-Cyr ne peut que porter chance. Certains de nos lecteurs ont pu s'en apercevoir le 13 Août dans les couloirs du métro République.

(Voir notre reportage page 15.)



14 août... Il y a foule à Paris, tout le monde n'est pas parti. Dès 7 heures, une queue se forme. Tous sont fidèles au... « Premier rendez-vous » que leur donnait Danielle Darrieux.



Decoin a été le premier spectateur de son film. Il est arrivé en avance en compagnie de Renée Saint-Cyr.

UNE GRANDE SOIRÉE PARISIENNE au cœur du mois d'Août Premier Rendez-vous au Normandie

UNE grande première cinématographique la veille du 15 août ! Dans la vie parisienne, cela ne s'était encore jamais vu. Et pourtant, cette soirée fut une réussite dans le sens le plus absolu du terme.

Premier grand film français réalisé depuis les heures tragiques que la France a vécues, Premier Rendez-vous s'inscrit en lettres lumineuses sur un écran et en tête du palmarès de la renaissance de notre cinéma national.

Qui donc a dit que Paris ne savait pas attendre, ne savait pas se discipliner... Tout Paris était là, jeudi soir, à la porte du grand cinéma Normandie, chacun se pressant mais passant à tour de rôle aux guichets car, par une innovation audacieuse, on n'avait accepté aucune location à l'avance.

Ainsi de rang en rang régnait une égalité devant le plaisir qui était comme le complément indispensable de cette égalité devant le travail.

Dans la salle, dès que tout le monde fut entré, ce fut un spectacle singulier que cette marée humaine appartenant à des classes différentes et se mêlant dans une harmonieuse communion.

La fourrure coûteuse voisinait avec le petit manteau de lainage, le complet sport avec le veston foncé ; la petite arpète qui avait tenu, pour une fois, à voir, en même temps que les favoris des grandes premières, sa vedette préférée, « la petite Danielle », côtoyait des artistes, des stars qu'elle reconnaissait un à un joyeusement : Renée Saint-Cyr, Micheline Preslé, Albert Préjean, Harry Baur, Jean Tissier, Ledoux, etc., etc.

Nos lecteurs liront d'autre part, la critique de Premier Rendez-vous, qui remporta un très grand succès, affirmant ainsi qu'il n'est rien d'impossible et qu'on peut improviser dans des temps extraordinaires la plus magnifique des générales à la veille même du 15 août.

A la sortie, dans le hall immense de Normandie, il y avait un public innombrable et enthousiaste pour battre des mains au passage de Danielle Darrieux, lui réclamer des autographes, l'acclamer !

« CINE-MONDIAL »

UN PORTRAIT QU'ON PEUT S'OFFRIR !

Elvire Popesco a horreur des photographes... C'est qu'elle ne se soucie pas d'un cliché à l'improvvisé qui risque de livrer quelque mèche folle ou quelque attitude qui n'est pas purement cinématographique.

C'est ainsi que, l'autre jour, elle cria à un photographe, agaçant comme ces mouches qu'on ne parvient pas à chasser :

— Si vous me photographiez, je vous arrache les yeux !

— Bah, fit celui-ci... mon appareil verra clair pour deux.

Alors, Elvire, roulant de plus en plus des « r » furieux :

— Eh bien, si vous me photographiez quand même, je vous fais un procès !

QUESTION D'INTERPRÉTATION

Toute l'originalité de cette chanteuse consiste à paraître masquée, puis à chanter — si l'on ose dire — en retirant son loup de velours.

Comme on lui demandait quelle fantaisie présidait à cette exhibition, elle répondit :

— C'est une question d'interprétation. Je veux être la voix sans visage !

Alors, quelqu'un, en « aparté » :

— Est-ce qu'elle ne serait pas plutôt le visage sans voix !

UN RIEN ME FAIT CHANTER...

Des flâneurs très heureux, ce furent ceux qui se trouvaient l'autre jour dans l'île Saint-Louis, car ils eurent la surprise d'un chanteur ambulancier comme on n'en voit pas souvent, du moins dans les rues.

Il s'agissait, en effet, du chanteur Trenet qui enregistrait, pour les besoins d'un scénario, une chanson populaire, Romance de Paris.

— Encore, encore, cria la foule.

Et Charles Trenet enchaîna, avec la meilleure grâce, sur un de ses succès très demandé : Un rien me fait chanter.

Un petit sou tomba d'une fenêtre...

— Je le garde comme porte-bonheur ! dit le Fou chantant.



L'arrivée de la vedette : Danielle Darrieux.

Pendant le ballet, Harry Baur applaudit avec ardeur.



La rangée des vedettes. Harry Baur est sérieux, Tissier se penche vers sa femme, Préjean se concentre, Micheline Preslé sourit, Ledoux réfléchit, Danielle Darrieux bavarde et fume.



Achévé "Premier rendez-vous", Danielle Darrieux, acclamée, monte dans sa voiture. Elle part vers un nouveau destin... mais chut, secret diplomatique !



ON A SOUVENT BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOI !

C'est ce que dut penser Daquin pour trouver les jeunes interprètes de **Nous, les Gosses**.

D'abord, tout fut merveilleux. Les parents s'empresaient, multipliaient leur proclameur autour du metteur en scène :

— Mon fils est un prodige !

— Ma fille est une nouvelle Viviane Romance !

— Prenez mon petit René et je vous aurai du beurre sans tickets... je suis crémière !

— Jetez un œil favorable sur Henriette et je vous apporte un beau gigot... Mon mari est boucher. Bref, une pépinière d'intrigues avant la lettre... mais après ce furent des lettres anonymes, car si les parents d'élus exultaient, les parents des recalés criaient à l'injustice...

Au vrai, une véritable atmosphère d'un concours de Conservatoire en réduction.

Cet âge est sans pitié... C'est des parents que nous voulons parler, bien entendu !



Madame, vous avez prié si gentiment Ciné-Mondial qu'il vous a exaucée en vous faisant gagner deux places pour un cinéma de votre choix, à venir chercher à notre Journal. Quant à vous, Monsieur, vous avez eu tort de vous cacher, puisque Ciné-Mondial vous offre deux places, et espère que malgré ce geste malheureux vous vous reconnaîtrez !

UN MEUBLE QUI S'IMPOSE...

Car bar des Champs-Élysées est de proportions exigües et il y règne une douce pénombre.

L'autre jour, plusieurs artistes s'y trouvaient à consommer. La patronne, très flattée de leur présence, faisait les honneurs :

— C'est un peu sombre et un peu nu... Mais c'est si intime ! Que pensez-vous que je puisse faire pour que ça fasse plus meuble ?

— Mettre un lit, naturellement ! laissa tomber Albert Préjean d'une voix suave.

« MA VOISINE DU MÉTRO »

Jean Tranchant se trouvait l'autre jour dans un wagon du métro, avec, à côté de lui, une gentille voisine qui lisait « Ciné-Mondial » et l'avait ouvert précisément à la page du film qu'il interprète en ce moment : « Ici l'on pêche ».

Et cette voisine regardait alternativement les photos de l'acteur qui agrémentait cette page et Jean Tranchant lui-même... Mais elle n'osait pas lui adresser la parole, alors le créateur de tant de chansons sentimentales :

— Mademoiselle, si j'osais, je vous demanderais de me prêter votre journal... je ne me suis pas encore vu !

Cette aventure sera-t-elle le départ d'une nouvelle chanson : « Ma voisine du métro. »

Photos N. de Morgoli.



Faust AU Stalag

Le metteur en scène René JAYET est de retour

RENÉ Jayet, metteur en scène.

Trente-cinq ans, front dégagé, menton volontaire, voix grave, gestes précis.

Prisonnier, retour d'Allemagne.

Son aventure tient en deux lignes : 1939 : 3.000 mètres de film. 1940 : 700 kilomètres de route.

D'abord opérateur, puis metteur en scène, René Jayet réalise un nombre incalculable de courts métrages avant d'aborder le grand film avec *Passes d'Hommes*, puis *Deuxième Bureau contre Kommandantur*, tiré du roman de Pierre Nord : *Terre d'angoisse*.

Le film sort en juillet 1939 et les critiques s'accordent à déclarer que ce jeune metteur en scène fera du chemin.

Ils ne croient pas si bien dire...

En effet, un mois plus tard, René Jayet est mobilisé au 606^e régiment de pionniers. Il stagne de longs mois devant la ligne Maginot, fait, en juin, 300 kilomètres de retraite à pied, est fait prisonnier et refait 400 kilomètres toujours à pied pour être interné en Allemagne où il restera jusqu'en juillet 1941.

Inutile de dire qu'à peine rentré à Paris, il se remet tout de suite au travail.

STALAG XII D

Après avoir fait un pénible apprentissage de la vie des champs, René Jayet tombe malade. Une crise de furonculose exige son évacuation et le prisonnier est dirigé en décembre sur Trèves, au Stalag XII D où il se rétablit lentement.

Il rencontre là un de ses amis de « vie civile » : Pierre Boileau, grand prix du roman d'aventures 1939. On cause beaucoup du passé, on bavarde un peu du futur et on parle surtout du présent.

Le présent, c'est le camp entouré de barbelés : 4.000 hommes qui bricolent et qui s'occupent, mais qui ne sont pas gais tous les jours...

Il y a bien une grande baraque et des tréteaux où, de temps à autre, Pierre Boileau organise quelques matinées récréatives de music-hall. Une fois même, on a joué un acte de *Marius*, de Pagnol.

Un théâtre ? Jayet dresse l'oreille. Le metteur en scène se réveille. Il voit grand et il voit juste.

On bat le rappel des techniciens volontaires, on rassemble la troupe. Jayet propose, discute, persuade.

On répète et on joue.

On joue du Musset pour commencer : *Il ne faut jurer de rien*.

Ce n'est pas mal, c'est même très bien. Les spectateurs ont applaudi, bissé.

Musset a fait salle comble. Le théâtre est lancé.

René Jayet et Pierre Boileau se mettent au travail. Successivement, ils montent *La Station Chambaudet*, *Poil de Carotte* et *Le Bouibouche*, de Courteline qu'ils corsent même d'une scène supplémentaire et, ma foi, très... courtelinesque.

Comme le théâtre n'a que 2.000 places, on donne donc deux représentations par semaine pour les 4.000 prisonniers spectateurs.

Car tout le monde y va. Il n'y a pas d'abstention.

Musset, Labiche, Jules Renard et Courteline font unanimement salle comble.

Et tout est fait sur place.

Les décors, les costumes, tout.

Les décors sont brossés de main de maître par quatre prisonniers architectes décorateurs (dont un second prix de Rome, s'il vous plaît !). Leurs noms ? Paul Ohnenwald, René Lestienne, Georges Rohner et Andréi.

Les costumes ? Fred de Cabrol, Marcel Pernot, Gabriel Buval le compositeur et Jean Poshibian, Robert Saussur et Raymond Perrodou les taillent.

La redingote de Valentin, la robe de Cécile et la soutane de l'abbé sont en toile de tente judicieusement peinte ; les perruques sont en crin de cheval ou en carton ondulé.

Mais oui, en carton ondulé ! Celui-là même dans lequel arrive au Stalag XII D le knackbrot, sorte de pain de son dont la dureté est un gage de longévité.

On grignote d'abord le knackbrot, on découpe ensuite artistement les boîtes et voyez un peu sur les photos ci-jointes, si la ba-



Il y en a de fort élégantes, d'autres qui sont un peu chipies, une bonne bourgeoise et une autre qui nous semble être de mœurs un peu légères. En réalité se sont toujours des prisonniers du Stalag.



ronne de Mantes et sa fille Cécile qui encadrent le jeune Valentin, ont belle allure avec leurs permanentes de carton.

Ces demoiselles à la perruque de carton, et ce jeune premier à la redingote en toile de tente, sont trois prisonniers du Stalag XII-D, interprétant « Il ne faut jurer de rien ».

FAUST !

Tant d'efforts ne devaient pas laisser insensible le capitaine Schwartz, commandant le Stalag XII D, qui, non seulement encourage, mais aide puissamment les organisateurs de ces divertissements hebdomadaires.

Grâce à lui, l'équipe théâtrale du camp peut transformer complètement la scène qui devient une vraie scène de neuf mètres de long et cinq mètres de haut.

C'est alors que le prisonnier Grafard, interprète du camp, se présente aux organisateurs qui sont en train d'élaborer leur prochain spectacle.

— Votre nouvelle pièce est arrêtée ?

— Nous y travaillons. Tu as quelque chose à nous proposer ?

— Oui, je viens de finir un petit travail... Le prisonnier Grafard tend à Pierre Boileau un énorme manuscrit. C'est *Faust*, de Goethe.

— Je me suis mis au travail pour fournir un livre nouveau à mes camarades... Et puis maintenant que ma traduction est au point, je me demande s'il ne serait pas possible dans votre théâtre...

Jayet feuilleta le manuscrit.

— Combien avons-nous de temps devant nous ?

— Trois semaines.

— C'est court, mais suffisant.

Le chef électricien Eric Bordier voit arriver avec une joie débordante de superbes projecteurs prêts aimablement par le théâtre de Trèves sur la demande du capitaine Schwartz.

Le chef machiniste Georges Gillot (cantonnier de sa profession) sur qui repose avec l'accessoiriste Jean le Beuse (assureur) une très lourde tâche, font des tours de force, convertissant une vieille table en bureau massif ou deux chaises en lutrin gothique.

Quant à l'interprétation, elle groupe Léon Rocafulle (*Faust*), Pierre Dheroy, médecin du camp (*Méphisto*), André Clemot (*Marguerite*), Charles Verbièse (*dame Marthe*), Christian de Teder (*Valentin*), Marcel Fiat (*Wagner*), Brander (*Aimé Coulomb*).

Enfin, le chef d'orchestre Delsarte (chef de l'harmonie des usines Renault) groupe autour de lui vingt-cinq musiciens presque tous amateurs et, à défaut de la partition de Berlioz, adapte un « programme d'atmosphère » choisi dans Bach, Beethoven, Schubert, Hindel, Wagner et Grieg.

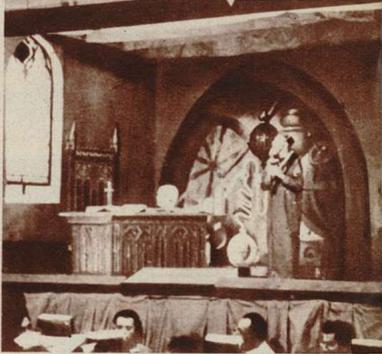
Et le 22 juin dernier c'est la grande première à laquelle assistent le commandant du camp, le colonel commandant la région ainsi que le directeur du théâtre de Trèves et de nombreuses personnalités locales.

Cette première est, évidemment, un triomphe et René Jayet, libéré deux jours plus tard, garde encore dans l'oreille le souvenir des applaudissements interminables qui saluèrent chaque décor et chaque tableau de ce nouveau *Faust*, traduit, adapté, présenté joué, décoré, costumé, machiné par les prisonniers français du Stalag XII D avec les seuls moyens dont ils disposaient dans le camp à l'exception des indispensables projecteurs qui leur ont été prêtés.

« La promenade sous les Remparts. » Faust et son élève contemplant un décor que nos scènes parisiennes ne renieraient pas.



Les costumes de ce duel orchestré par Méphisto sous l'œil d'une Marguerite angoissée, sont signés « toile de tente » et « papier peint ».



Faust prépare le breuvage qui lui rendra sa jeunesse. Ces magnifiques meubles gothiques sont en toile peinte tendue sur du bois de caisses de conserves.

Non, si la presse quotidienne et si Paris le demandent avec René Jayet et Ciné-Mondial.

Non, si nos lecteurs approuvent ce projet et nous écrivent tous, puisque leurs lettres seront transmises aux autorités compétentes.

Nous devons faire tout ce que nous pouvons pour que cette poignée de Français revienne parmi nous.

Nous devons faire l'impossible.

Il s'agit de faire, eux.

Car ces vaincus d'hier ont su remporter aujourd'hui la plus belle des victoires : celle de l'esprit.

Jeander.

DÉBUTS SIMULTANÉS

LA COMÉDIE FRANÇAISE et L'ÉCRAN prennent

Non ? ce n'est pas de la peinture de fou ? Ah ! tant mieux...

Ça l'ennuie qu'on le photographie en train de peindre des orchidées précieuses. Ça ne fera pas prétentieusement ? Non ? c'est bien sûr, bon ! puisqu'on veut...

Brusquement, il se dresse... Comment un si pétulant garçon peut-il s'astreindre à cette peinture patiente de jaune...

« Et dire que j'ai commencé dans la vie comme photographe... C'est drôle. Je tirais, je développais, je m'embêtiais... Il fait une petite grimace... Je travaillais mal... »

— Et comment en êtes-vous sorti ?

— J'ai menti à ma mère, je lui ai dit qu'on m'avait renvoyé et j'ai été faire de la figuration chez Dullin à 10 francs par jour... parce que ça me tenait... le théâtre. Et puis, j'ai entendu parler des « Chevaliers de la Table Ronde » qui devait être joué à l'Exposition de 37...

Je savais que c'était une pièce de jeunes et j'aurais tant voulu... — Oh ! pas grand-chose — être la doublure de l'acteur qui devait jouer un des principaux rôles...

J'ai essayé de voir Jean Cocteau, mais le destin a voulu que je n'y arrive pas... Alors, j'ai abandonné...

A ce moment, des camarades me proposent de monter une pièce.

Je refuse, ne voulant pas quitter l'Atelier où j'étais figurant... Et ces idiots me disent enfin : « C'est *Edipe*, de Cocteau », vous pensez si je saute en l'air et si j'accepte...

C'est ainsi que j'ai connu Cocteau, qui m'a vraiment donné ma chance au théâtre. Je fais donc sa connaissance, mais je n'osais pas lui demander de doubler celui qui tenait le rôle quand un jour le soleil me tombe sur la tête ! Cocteau me dit : « L'autre ne peut pas jouer, c'est vous qui aurez son rôle... »

Après ça été *Les Parents terribles*, puis la guerre. Quand je suis revenu... *La Machine à écrire*... et maintenant la Comédie-Française.

— Comment cela s'est-il passé ?

— Très simplement ! Il y avait audition d'une quinzaine de jeunes gens devant M. Vaudoyer... J'ai passé en n° 4... Et voilà...

Vous savez, je suis tellement heureux de ça.

...JEAN MARAIS



Devant le Musset de la Comédie-Française, Jean Marais rêve à la nuit d'Août.

Il fait irruption, éclatant de gestes, de teint, de cheveux fous, de voix.

Il n'a pas de souliers aux pieds, sa chemise est ouverte, il sort de la salle de bains, il sent bon le savon, le dentifrice, le grand garçon sain.

« Bonlou », son chien, lui fait une escorte japonaise, sautante, cabriolante, enthousiaste...

La petite pièce blanche, étroite, basse, se peuple de cette voix dont on ne sait si elle est claire ou rauque, forte ou basse, de ces attitudes violentes ou antiques, de ces grâces de grand chat, de ces brutalités de grand gosse...

Il se jette sur sa peau de tigre près de la fenêtre ou sur l'édredon bleu de son alcôve blanche où règnent tutélaires un ange ancien, un vieux Sacré-Cœur espagnol, une lampe de pêcheur...

Il bouscule la petite table chargée à craquer de livres, de paperasses, de photos.

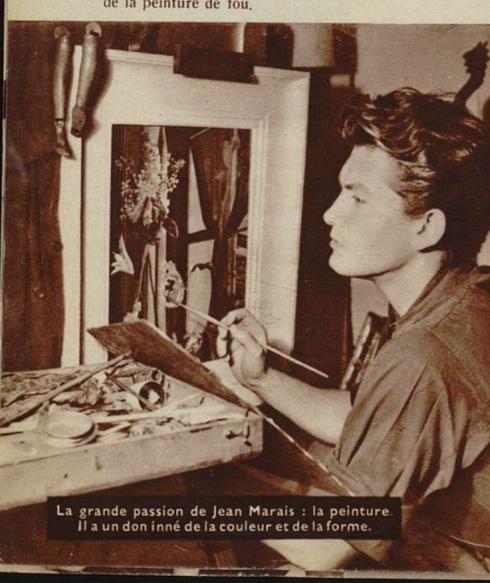
Une photo tombe, il la ramasse avec de petits mots gentils. C'est la photo de sa mère.

Il manque de faire tomber son buste blanc qui ressemble à l'effigie d'un Dieu antique exaltant en vers, la fatalité de sa vie...

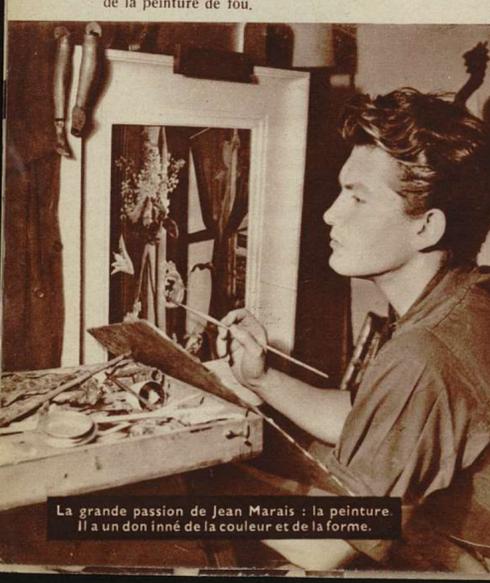
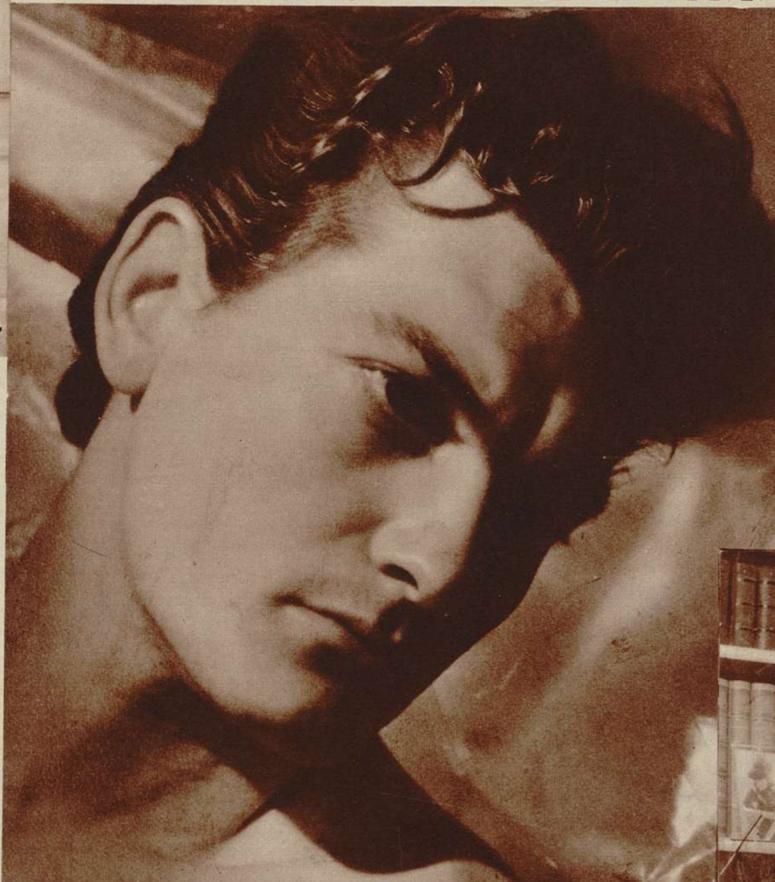
Un vieux coq chinois du XIV^e siècle le contemple d'un œil rond. Un tableau curieux... c'est un gros arbre sur un paysage. Toutes les écailles de l'écorce, toutes les feuilles, toutes les pierres de la route sont peintes séparément...

C'est Jean Marais qui l'a peint. A-t-il l'intention d'exposer ?

Il est tout confus... mais non, il ne veut pas exposer, d'abord il ne sait pas peindre, c'est pour ça qu'il est forcé de faire tous les détails, et puis c'est de la peinture de fou.

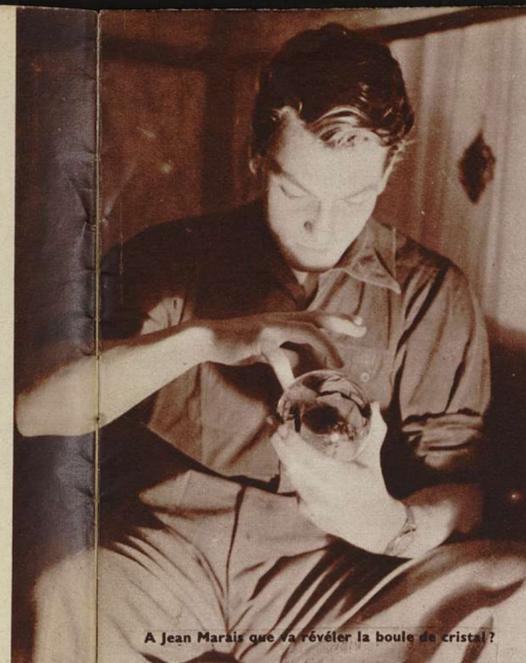


La grande passion de Jean Marais : la peinture. Il a un don inné de la couleur et de la forme.



De Max, Yvonne de Bray, Réjane, Nijinsky sont les 4 amours de Jean Marais qui leur garde un culte photographique dévoué.

Jean Marais est étourdi, il oublie de dire où il va ! Aussi a-t-on mis un tableau noir sur sa porte... agenda d'un nouveau genre !



A Jean Marais que révéler la boule de cristal ?

J'aime le classique, le théâtre moderne ne me plaît pas. La classe, l'allure, le sérieux d'une maison comme la Française m'en imposent. J'aime ça.

Je pense à l'audace de cet acteur classé, qui a une situation à soutenir et qui a eu le cran de se présenter en compagnie de débutants à une audition...

— J'aimerais jouer Nérone dans *Britannicus*...

— Mais le cinéma ?

— Eh bien, je commence le 18 *Le Pavillon brûlé* où je jouerai Hug.

Il a été question que je joue Des Grieux..., mais en réalité je ne sais pas encore ce qu'on me donnera.

O producteurs, je vous fais une prière... donnez à Jean Marais des rôles pour lui. Comprenez que son physique violent et personnel en fait d'emblée un premier rôle...

Les scénarios sur mesure que vous avez fait faire pour des Gabin, faites les faire pour Marais. Ce n'est pas un amoureux rose et suave. Il a une personnalité, une « présence », une force...

Je le vois en jeune chef d'une troupe de jeunes, en corsaire, en chevalier, en tout ce qui vit, crie, éclate...

Voilà le jeune premier qui s'offre à vous...

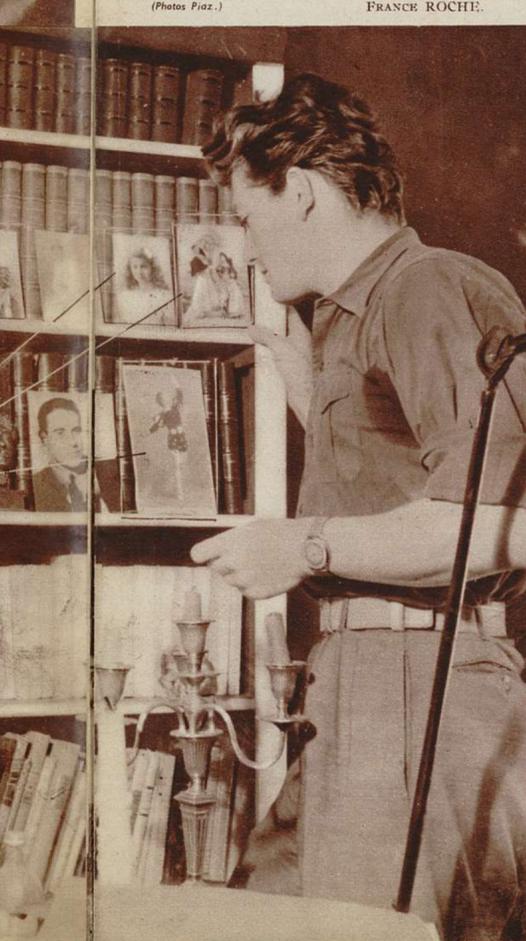
Et vous toutes spectatrices, acceptez Jean Marais dans vos pensées...

Il n'a pas encore de légende.

On lui en a prêtée une malveillante ou maladroite... Ne le prenez pas pour un fou, ou pour un poseur... Souvenez-vous qu'il est jeune, qu'il est beau... C'est un grand enfant habité d'une belle flamme...

(Photos Piazz.)

FRANCE ROCHE.



Que suis-je ?

JE SUIS: un Mon

JEAN TISSIER

— Ah ! mais non... je ne suis pas si mou que ça... mais non... On me calomnie... C'est certain, je ne suis pas un violent... ni un brutal... qu'avez-vous dit dans *L'Enfer*... j'avais peur de la bagarre... ça, c'est vrai... Vous dites que j'étais un très vilain monsieur... mais tout de même je ne méprise pas le sport... mais c'était le canot automobile... l'auto... pas à Montlhéry bien sûr... mais sur la route... Ah ! et puis tenez, la pêche... ça c'est un sport...

« Vous dites qu'il n'est pas violent... Non... mais il me suffit... C'est dommage, j'aimerais bien jouer autre chose... Mais il y a le physique et la voix... pour le physique, ça pourrait peut-être aller, mais c'est la voix... j'ai la voix molle... »

« ...Mais non, je ne peux pas articuler davantage... je ne peux pas non plus rouler les « r »... j'ai tout essayé, même le truc des cailloux ; seulement si, pour Démosthène, même de les avaler... c'est très dangereux... Et puis, on risque de les avaler... c'est très dangereux... Et puis, on risque de les avaler... c'est très dangereux... »

« Eh bien, voilà, je vous ai tout dit... tout, alors au revoir, n'est-ce pas... A bientôt ? Et ne dites pas trop que je suis mou, si jamais on ne s'en apercevait pas... On ne sait jamais... »



JE SUIS: une petite fille

LOUISE CARLETTI

« Tout ça, c'est une question de taille... Mes tout petits rôles de petites filles... Un mètre soixante-cinq, on est une femme ; cinq cent mètres de plus, mince ou plus opulente, c'est la vamp... Cinq de plus, on devient comique... »

« Pensez qu'avec des vitamines A ou B... je ne sais pas une lettre quelconque dans l'alphabet des vitamines, je serais une femme fatale ! »

« Dans un temps très proche, lorsque nous vivrons dans un monde perfectionné chimiquement, en faisant manger des épinars à un bébé, on en fera un comique, des carottes... on en fera une ingénue, etc. »

« En tout cas, je suis bien heureuse d'être une petite fille... on permet tant de choses à un enfant... vous vous rendez compte ? »

« Je peux être impitoyable... enfin... avec raison ! Dire à tout le monde ce que je pense !... enfin... avec modération ! »

« Une seule chose m'ennuie, c'est qu'on ne me prend pas au sérieux ! »

« Mais rendez-vous compte, quand j'aurai soixante ans, faudra-t-il que je joue encore au ballon ?... et que je sois aimée de petits garçons de treize ans ?... »

« Concluez vous-même, car maintenant je vais faire, non pas ma culture physique, mais mon quart d'heure de cerceau !... »

JE SUIS: un traître

HENRY BOSCH

« Vous avez devant vous une pauvre victime de la fatalité et... de sa moustache !... »

« Si je n'avais pas eu un jour l'idée néfaste pour mon avenir de brave homme de me coller la lausette petite moustache dite « à l'américaine », jamais le traître Henry Bosch ne serait né... Dans la vie privée, je suis un bon bourgeois tout le calme... »

« Ah ! cette moustache, dès que la cervelle torturée d'un scénariste a imaginé quelques intrigues compliquées et l'a mis en scène !... »

« Et je m'enfonce, je m'enfonce dans la traîtrise, la noirceur d'âme... quelle tragédie !... »

« Car dites-le, puisqu'on paraît l'avoir oublié ; j'ai commencé ma carrière dans les bons garçons... j'ai comencé ma carrière dans les bons garçons... j'ai comencé ma carrière dans les bons garçons... j'ai comencé ma carrière dans les bons garçons... »

« Il me reste bien une autre solution que j'emprunterai à un traître, directeur d'un petit théâtre amulant dans le Midi. Il possédait un physique rêvé pour les apaches « brutes », mais, désolé dans son bon cœur, il ajoutait à chaque drame une scène dans laquelle, s'écroulant au pied de sa pauvre victime, il pleurait en lui demandant pardon !... »

« Dommage pour moi que les metteurs en scène aient une autre conception... Enfin, tant pis... faites bien savoir qu'avant tout je suis un bon traître qui aimerait bien jouer les bons garçons peut-être un peu traités... qui sait... »

JE SUIS: une peste

SUZET MAIS

« Je suis une peste... Si l'on peut dire !... je suis une peste ou « le drame de l'intelligence », ainsi ça a l'air prétentieux, mais je m'explique : on m'a trouvé un physique de cérébrale mais je m'explique : on m'a trouvé un physique de cérébrale mais je m'explique : on m'a trouvé un physique de cérébrale... »

« Et quand je pense qu'il y a tout juste dix ans je débutais capricieuse, enuée, violente... et l'on disait de moi : « Elle est charmante dans son rôle de petite, elle a le physique de l'enfant au théâtre dans un rôle d'ingénue... » Je ne m'en plains pas du tout, je ne saurais être une blanche oiselle en proie aux évanouissements perpétuels... et aux crises de larmes chroniques... »

« Mais enfin, parfois j'aimerais ne pas être une peste, ne serais-ce que pour me souvenir des sensations que peut avoir une femme sans acidité... »

« En y songeant, c'est mon front qui m'a perdue... mais oui, c'est lui le coupable... Quand je portais des cheveux folâtrant sur le front, j'étais très originale ! Un jour d'été, j'ai découvert ce maudit front et mes amis se sont écrits : « Ça vous va très bien... restez ainsi... » J'avais signé ma condamnation à mort... »

« Il est vrai que j'aime mieux ne pas être la crème Chantilly d'une pièce ou d'un film, mais je me contenterais fort bien d'en être le sel et non pas le vinaigre. »

(Photos Archives.)

Interviews de M. ROUTIER.

L'ÉCRAN

PREMIER RENDEZ-VOUS

Le nouveau film d'Henri Decoin est le premier rendez-vous du public parisien avec la nouvelle production française. C'est le premier film réalisé en France, depuis l'armistice. Il inaugure l'effort entrepris par la Continentale, dans le but de rendre au cinéma de chez nous sa place sur l'écran.

Le ressort brisé s'est retendu et nous catapulte ce film qui nous est sympathique à bien des égards. Sympathique parce qu'il marque justement la renaissance de notre septième art. Sympathique aussi parce qu'il fleurit bon le film français et qu'il nous rend un ton que nous aimons, un goût de terroir cinématographique que nous avons bien failli oublier et qui nous est cher. Sympathique encore parce qu'il nous donne confiance en l'avenir.

Depuis le temps qu'on médisait du cinéma français, on ne remarquait pas assez qu'il n'était pas si mal que ça et qu'il en valait bien d'autres.

Nous nous en apercevons mieux aujourd'hui qu'il nous a manqué pendant si longtemps et que nous avons plaisir à le retrouver.

Premier Rendez-vous est un bon film. Henri Decoin l'a paré de grâces certaines. Sa mise en scène a de la classe et du maintien. Chaque image révèle le souci constant de ne pas se laisser aller à la facilité et, dans de beaux décors de Jean Perrier, fait évoluer l'action avec sûreté.

Le scénario utilise un point de départ qui n'est pas sans originalité. Henri Decoin qui l'a conçu n'a pas l'habitude d'emprunter les chemins trop fréquentés. Il préfère s'aventurer en pleine brousse, quitte à rencontrer des obstacles que, sportif, il évite ou escalade d'un jarrret solide. Michel Duran lui donne la main. Dans l'adaptation comme dans le dialogue, on le retrouve tout entier. On reconnaît son esprit aigu, son laisser-aller sympathique, sa verve mordante. Certaines scènes, certains effets sont signés sur facture.

Tout cela, l'agilité d'Henri Decoin, l'adresse de Michel Duran, l'agrément de décors de Jean Perrier, la photographie de Robert Lefebvre, la musique de



René Sylviano, les couplets de Louis Poterat, nous donnent un film qui ouvre agréablement la voie à la future production de France.

N'oublions pas l'interprétation. Nous retrouvons Danielle Darrieux telle que nous l'avons quittée. Son talent est toujours là, toujours aussi séduisant, toujours aussi complet, aussi souple, aussi frais. Il anime cette fois, une histoire pleine d'imprévu et de pittoresque. La conter dans ses grandes lignes est une trahison puisqu'elle doit au détail tout son relief. Mais comment faire autrement ? Il serait trop long, en effet, d'expliquer comment la jeune Micheline put, de l'orphelinat où elle est enfermée, correspondre clandestinement avec l'auteur d'une annonce sentimentale recueillie, par hasard, dans un journal. C'est pourtant pour rejoindre ce tendre correspondant qu'elle échappera à la vigilance de ses surveillantes. Hélas ! le jeune inconnu de ses rêves n'est qu'un vieux professeur de littérature qui, la voyant si jeune, préfère lui mentir et lui dire qu'il est venu à ce premier rendez-vous à la place d'un jeune ami.

Ainsi, après bien des hésitations, bien des scrupules, bien des craintes, accepte-t-elle de suivre presque chez lui, cet homme d'apparence bienveillante et dont la bonté la surprend au point de l'épouvanter.

Voici le point de départ. Il nous mène — en taxi, — dans un riche collège de Saint-Cloud où notre professeur enseigne la littérature à de jeunes fils de famille. Dans le pavillon réservé à son bienfaiteur, Micheline vit désormais une charmante histoire de Cendrillon improvisée, cherchant à se rendre utile par tous les moyens. C'est trop beau. Cela ne peut pas durer. Pierre, le jeune ami du professeur revient un jour sans tambour ni trompette et tombe nez à nez avec celle qui lui a pris sa chambre et son lit en attendant de prendre son cœur.

Il demande des explications. Elles lui sont données de telle façon qu'il accepte de passer pour le tendre inconnu, moins, d'ailleurs, pour sauver une situation périlleuse que parce qu'il se sent attiré par cette jeune fille à peine en fleur qui lui offre, ingénument, son cœur. Mais il n'est pas seul à aimer Micheline. Cyrano ne tarde pas à être jaloux de Christian, de sa jeunesse, de sa beauté. Il le lui fait bien voir et c'est le conflit entre les deux hommes, si bien que Micheline surprend des paroles qui eussent dû rester secrètes.

Il ne lui reste plus qu'à rejoindre l'orphelinat. Elle s'y apprête au moment où, ayant retrouvé sa trace, on la fait ramener par un gendarme dans son ancienne



"Premier Rendez-vous", premier baiser... Un des épisodes les plus amusants du film.

(Photos de film)

...de la SEMAINE



Marthe Haréll éclaire de sa grâce le film "Histoires Viennoises".

prison. Bien entendu, tout s'arrangera finalement comme on l'espère et Micheline fera le mariage prévu, grâce à un concours de circonstances qui trouverait mieux sa place dans une opérette que dans une comédie.

Danielle Darrieux est Micheline. N'en parlons plus. Nous avons tout dit. Danielle Darrieux c'est une rosée printanière, un rayon de soleil sur la neige, un bourgeon qui éclate de vie. Micheline aussi. Et si le rôle va bien à l'interprète, l'interprète va bien au rôle. De même Fernand Ledoux qui, à l'écran, n'est plus de la Comédie-Française, est remarquable dans le personnage ému et même, au début, un peu équivoque du professeur de littérature.

Des rôles secondaires bénéficient du talent sûr de Jean Tissier, fantaisiste qui est aussi poète ou poète qui est aussi fantaisiste, de Suzanne Dehelly qui donne de la vie à un personnage un peu forcé, de Gabrielle Dorziat, Georges Mauly, Elisa Ruis, sans oublier deux nouvelles venues : la tendre Jacqueline Desmarest et l'amusante Rosine Luguet, auxquelles on peut faire confiance.

La révélation du film est Louis Jourdan. Il a du charme, des épaules, de l'ardeur et sera bientôt, avec un peu plus de métier, un de nos meilleurs jeunes premiers, si, toutefois, l'avenir tient les promesses de l'éphémère présent qui est une première création.

Ainsi, Premier rendez-vous, en sonnant le réveil du cinéma français, nous démontre que nous ne sommes pas près de manquer de comédiens. Et ce n'est déjà pas si mal.

HISTOIRES VIENNOISES

VIENNE est le décor rêvé pour une comédie qui veut jouer à l'opérette. Il n'est pas besoin de la connaître pour en apprécier le charme. Ce que nous ont dit d'elle poètes et cinéastes suffit à nous la faire adorer. On subit, malgré soi, l'attrait de son insouciance gâtée. On aime son Prater de confiance et on fréquenterait volontiers ses cafés, si elle ne se trouvait si loin de chez nous.

C'est dans un café justement que se déroule l'action multiple et diverse de ce film dont le metteur en scène Geza von Bolvary a fait une guirlande d'images joyeuses ou tendres. On y voit une adorable patronne de café courtisée insolentement par un aventurier que guette la paille humide des cachots et discrètement — trop discrètement peut-être — par un de ses maîtres d'hôtel, Ferdinand, dont la virtuosité dans l'art de satisfaire la clientèle est particulièrement appréciée des Viennois épris de la vie de café.

Mais l'amour qui doit réunir finalement la patronne et son employé, est un dieu malin. Il sait faire durer le plaisir et ne laisse éclore le premier baiser qu'après bien des aventures sentimentales et autres. Ainsi a-t-on tout le temps d'être séduit, ému, égayé par un scénario un peu simplet mais fertile en situations plaisantes, en événements imprévus, en trouvailles joyeuses. Deux mariages, couronnent ce film gracieux qui a la gaieté, la giserie de la Vienne de 1905.

La bonne humeur aussi. Car il y a des « gags » excellents dans ces histoires viennoises qui savent nous charmer.

L'interprétation fait le reste. La belle et sensible Marthe Haréll et le séduisant Paul Horbiger forment un couple dont l'accord nous ravit et l'amusant Hans Moser est la joie du film. Son amour des courses, son besoin de se mêler des affaires des autres et son dévouement pour sa patronne dont les affaires vont mal, nous procurent de bien joyeux moments. DIDIER-DAIX.



José examine l'horizon... Aperçoit-il la terre ? Naturellement puisque le bateau est encore amarré au quai.



AU MUSÉE DE LA BICYCLETTE.

Cette étrange machine est bien confortable et la promenade est agréable...



...Mais la fantaisie coûte cher à José Noguero qui se fait dresser contrevenant par le gardien.



Ces draisinières sont rêvées pour avaler les kilomètres. Mais Jacqueline se fatigue vite.

Puisque VOUS partez en VACANCES



ELLE est brune et jolie. Il est brun et bien fait. Ils sont jeunes et ils chantent. Ils chantent la jeunesse.

Qu'en dire encore ? Ils sont comédiens et sportifs. Jacqueline Francell est élégante. José Noguero aussi. Elle a une voix bien agréable avec laquelle elle se livre à toutes les acrobaties. Il a des muscles d'acier grâce auxquels il se livre à toutes les acrobaties.

Le théâtre les accapare chaque soir. Ils ont un bon directeur soucieux de la santé de ses pensionnaires, paternel et tout... et tout... C'est pourquoi il leur a donné des vacances.

En réalité, c'est un fin renard. Vous verrez pourquoi par la suite.

Des vacances...

- Chouette, a dit José, partons !
- Avec qui partez-vous ? s'est enquis Jacqueline.
- Avec le vent, les nuages, les oiseaux, avec la route, avec vous, si vous voulez.
- Oui... je ne dis pas non. Comment partirons-nous ?
- Avec le vent, les nuages, les oiseaux, la route...
- Charmant ! mais peu pratique. Très bien la route, mais avec quoi la faire ?
- L'auto !
- L'essence ?
- Le train !
- Peu sportif ! Et puis, complet partout ! Avez-vous retenu vos places ?
- Non ! mais j'ai trouvé... la bicyclette ! Nous camperons dans les clairs de lune, dans l'herbe tendre, nous aurons des moustiques.
- Fort bien ! Nous ferons tranquillement 50 kilomètres par jour et coucherons à l'hôtel. Allons chercher des vélos.

« Marchand de cycles en tous genres. »
— Je regrette, monsieur, mademoiselle, nous n'avons rien ! Il faut commander un mois d'avance. Alors... Alors les idées les plus folles ont germé dans le cerveau de José Noguero. Le film qui entoure cette page en est le résultat.

Il a entraîné la sage Jacqueline dans son tourbillon. Rien ne l'a arrêté, même pas son plongeon dans la Seine. Elle non plus, du reste, rien ne l'a arrêtée, même pas sa chute en patins.

Ce qu'il advint, en réalité, de cette folle équipée par la suite, je n'ose vous le dire... Pourtant, si vous ne le répétez à personne..., vous ne devinez pas ? Mais... comme vous et moi, ils sont restés à Paris !... Quand je vous le disais que leur directeur était un fin renard !

C. DELPEUCL
(Photos Membres.)



Le yachting séduisait assez les deux voyageurs, jusqu'au moment où cette chute de José les en a dégoûté.



Voici un moyen de locomotion sportif et original. José s'en contenterait...



...Si Jacqueline n'était pas si inexpérimentée.



Le cocher est aimable, la voiture est élégante, le cheval est courageux... José et Jacqueline iront-ils loin ?



C'est peut-être un moyen de partir, assure José. Non !... La moue de Jacqueline est significative.

Etoiles EUROPÉENNES



Brigitte Horney



Edwige Feuillère



Heinz Ruhmann



Yvonne Printemps



Mireille Balin



Sarah Leander



Marika Rokk



Jenny Jugo



Pierre Richard Willm



Théo Lingén



Pierre Trenray



Louise Carletti



Ginette Leclerc

QUE de chemin parcouru depuis que nous avons découvert l'Amérique ! Il semble que nous ayons voulu remonter la terre à rebours, inverser le mouvement des astres, car, à ne s'y point tromper, nous sommes tous enclins à penser qu'ils se lèvent à l'ouest, très exactement à Hollywood, et que la grande Liberté en rade de New-York nous les lance par poignées, à coups d'énormes projecteurs publicitaires.

Et pourtant... Où le monde a-t-il pris naissance ? Ou bien, si l'on préfère, pour ne pas remonter jusqu'à Christophe Colomb, où le cinéma fut-il découvert ? Nous sommes déjà presque tous trop jeunes, heureusement pour nous, pour avoir connu les débuts du cinématographe.

Qui se souvient de Lumière, de Marey ? Pourtant, c'étaient des Français. Comme étaient pareillement français les Gaumont, les Charles Pathé qui furent les premiers industriels de ce qu'on nommait avec mépris dans les sphères officielles « l'art de foire ».

Le cinéma français, avant l'autre guerre, rayonnait. Il n'y avait que le cinéma français. Nos comédies, nos drames étaient sans rivaux. Max Linder, Prince étaient les grands seigneurs du rire universel. Et pour nos femmes fatales, il y avait dans les cinq parties du monde des rivalités retentissantes.

Mais il y eut la guerre que la France paya avec ses ruines, avec son sang, avec ses milliers de sacrifices.

Sur tous les tons, à l'armistice, on affirma qu'une étonnante période de prospérité allait fondre sur notre pays.

Mais tandis que nous nous endormions sur nos lauriers ou que nous relevions péniblement nos usines endommagées, les Américains, sortis à peu près indemnes

de la lutte, profitaient de leur richesse sans cesse accrue au cours de nos pénibles sacrifices, pour étendre leurs conquêtes par l'écran.

D'abord timidement, puis bientôt enhardis, ils multiplièrent chez nous leurs films, au point qu'il n'était plus possible, sauf exception miraculeuse, à un film européen, même de qualité, de s'amortir sur son propre territoire.

Ils nous présentèrent leurs vedettes comme les seules vedettes du monde, au point que nous finimes par croire que la beauté, le talent, étaient désormais l'exclusif monopole d'Hollywood.

Et cependant, de sang-froid, demandons-nous si les stars d'Amérique sont plus belles que nos jeunes femmes d'Europe ? Mieux lancées, certes, plus universellement connues ! Mais du point de vue grâce, photogénie, mérite ? Non !

Vous connaissez chez nous Danielle Darrieux, Viviane Romance, Edwige Feuillère, Ginette Leclerc, Pierre-Richard Willm, Pierre Blanchar, Raimu, Roger Duchesne, bien d'autres... beaucoup d'autres...

Vous apprenez déjà à reconnaître des vedettes comme Olga Tchekowa, Lil Dagover, Jenny Jugo, Ilse Werner, Jannings, Willy Forst, Heinrich George... Déjà, vous avez admiré la troublante Heidemarie Hatheyer de « la Fille au Vautour », Heinrich George dans « le Juif Süss », Brigitte Horney dans « le Cœur se Trompe » ou « les Mains libres », Irène Meyendorff dans « les Rapaces ».

Les vedettes européennes forment la chaîne harmonieuse... Elles montent dans notre firmament... Elles apparaissent dans nos nocturnes de cinéma pour une ronde enchantée... Vedettes européennes... Vedettes de demain ! Un très beau ciel !

(Photos Archives.)



20 SORTIES d'ATELIERS

"A QUOI RÊVENT-ELLES?"

Charmantes petites mains cousettes pimpantes, elles rêvent au prince charmant qui jaillira pour elles d'un écran!

ON peut aimer le cinéma sans vouloir pour cela tourner. Mais quand on a vingt ans, que l'on est charmante et qu'on le sait, il est bien difficile de séparer les deux choses. L'exemple des réussites faciles et rapides fait penser : « Pourquoi pas moi ? » Le mirage est-il toujours aussi séduisant ? Les jeunes filles françaises aiment-elles le cinéma et y rêvent-elles ? Nous sommes allés le demander à des minidettes. Nous avons posé des dizaines de fois les mêmes questions : « Aimez-vous le cinéma ? Voudriez-vous en faire ? » Elles aiment toutes le cinéma, à quelques exceptions près. Evidemment, elles voudraient tourner ! Mais c'est un beau rêve auquel elles ne pensent pas trop. Elles le laissent de côté, comme une chose captivante mais dangereuse. La minidette de Paris rêve du cinéma, mais se contente d'y rêver...

(Photos N. de Morgoli.)



Antoinette Bruant est petite main et aime beaucoup son métier.

- Le cinéma vous tente-t-il, Mademoiselle ?
- Non, pas irrésistiblement.
- Mais alors, que faites-vous pendant vos jours de congé si vous n'allez pas au cinéma ?
- Surtout de la culture physique.
- Vous avez pourtant des acteurs préférés ?
- Eh bien ! Paul Cambo.



Janine Seinguy est ravissante et elle a 20 ans. Ses yeux sont noirs, ses cheveux châtain. Elle a toutes les raisons d'espérer faire du cinéma.

- Voudriez-vous faire du cinéma ?
- Oui, mais réussirais-je ?
- Avec qui voudriez-vous tourner ?
- Avec Roger Duchesne.
- Quels sont vos films préférés ?
- « Battement de cœur » et « L'Empreinte du Dieu » comme film triste.



Denise Minarel a 17 ans 1/2. Ellen aime pas le sport ; mais, par contre, elle aime beaucoup le cinéma.

- Voudriez-vous faire du cinéma ?
- Oui, si c'était facile.
- Et vous joueriez ?
- Les ingénues !
- Vos acteurs préférés ?
- Georges Grey et Danielle Darrieux !
- Vos films préférés ?
- « Mensonges » et « La Fille du Puisatier ».



Yvonne Néra est pleine de vie. Elle rit tout le temps. Et doit, souvent, faire rire ses camarades.

- Aimeriez-vous faire du cinéma ?
- Du cinéma ? Mais j'en ai déjà fait ! J'ai figuré, dans « Louise », parmi les minidettes.
- Quels sont vos acteurs préférés ?
- Edwige Feuillère et Pierre Richard-Willm.
- Et le film de votre goût ?
- « Cora Terry ».



Renée Delpuech, avec beaucoup de sagesse.

- Vous aimeriez faire du cinéma ?
- Mais oui, comme tout le monde...
- Et à qui voudriez-vous ressembler ?
- A Edwige Feuillère.
- Votre film préféré ?
- Mon film préféré c'est « Barcarolle ».



Qui sait ? La robe qui nait entre leurs mains ira peut-être embellir les épaules de Mireille Balin ou d'Edwige Feuillère.

NOTRE CINÉ-ROMAN

Opérette

Réalisé par WILLY FORST

Romancé par JACQUES FILLIER (N° 3.)

DISTRIBUTION :

Franz Jauner
WILLY FORST
Marie Geistinger
MARIA HOLST

Emmy Krall
DORA KOMAR
Prince de Hohenburg
SIEGFRIED BREUER

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La reine de l'opérette viennoise, Marie Geistinger, engagée comme metteur en scène Franz Jauner, le seul homme qui eût osé la critiquer. Jauner s'éprend de Marie. Mais, humiliée par sa sévérité, elle le congédie. Jauner assure la fortune d'un théâtre rival et Marie, découragée, décide d'aller jouer l'opéra à l'étranger.

PUISQU'ELLE ne pouvait plus espérer la première place au royaume fantasque de l'opérette, la Geistinger annonça à la presse lyrique qu'elle renouait au genre de ses débuts, se consacrant à la tragédie lyrique et partant en tournée à l'étranger.

Ce départ laissait un vide singulier au cœur de Jauner. Au fond de son âme romantique, il avait rêvé d'une réconciliation qui le réunirait pour toujours. Dans les bras l'un de l'autre, ils oublieraient leurs luttes passées. Ils uniraient dans un même triomphe leurs deux noms acclamés. Hélas ! Marie partait... Tout espoir était perdu...

CHAPITRE III

Il retrouva l'amie de jadis, Emmy Krall, et l'épousa pour fuir l'obsession de la Geistinger.

Emmy lui apporta le bonheur, en même temps que de nouveaux titres de gloire.

A peine Jauner était-il marié que l'Opéra de Vienne lui confiait la direction de sa mise en scène. Franz devenait un personnage officiel, sans en paraître le moins du monde ébloui. Il devint bientôt directeur général.

A l'Opéra, comme dans les théâtres d'opérette, il apportait la même autorité rigoureuse, le même besoin de lumière, de mouvement.

Les journaux chantaient les louanges du prodigieux animateur, citaient des anecdotes sur ses exigences fabuleuses, ses impertinences spirituelles, ses trouvailles artistiques.

L'empereur François-Joseph anoblit Franz en le nommant chevalier. Il pouvait, désormais, être reçu à la cour !

Mais le destin voulait que Franz rencontre à nouveau Marie. C'était chez le peintre Mackart, où Marie posait pour son portrait.

Le destin semble avoir choisi l'atelier de notre ami pour cadre à nos rencontres ! trailla doucement Marie. Il y a eu du nouveau, depuis la première !

— Pour moi, non... J'ai continué le même travail ! observa Franz.

— Oui, mais vous êtes marié, je crois ? sourit la Geistinger.

— En effet, et très heureux ! fit vivement Jauner. Je sais aussi que vous êtes devenue la plus grande chanteuse d'opéra de l'Europe...

— Vous êtes un directeur illustre... le chevalier von Jauner !

— Ah ! que c'est merveilleux, cette rencontre de deux très magnifiques et illustres artistes ! roucoulait le prince Esterhazy qui se trouvait là. Il faut fêter cela ! J'ai une grande idée donc... Dans mon château, près de Budapest ! Une fête qui durera une semaine entière !...

Mackart, retenu par des commandes, déclina l'offre que Jauner et Marie, amusés, acceptèrent.

Emmy, en apprenant ces perspectives de vacances en Hongrie, ne marqua pas d'enthousiasme, elle redoutait le luxe écrasant du Magyar :

J'aurais préféré rester ici avec toi... Mais vas-y... Vas-y seul !

— Sans toi ? C'est impossible ! protesta Franz, inquiet.

Pourtant, il partit sans elle.

Franz et Marie vécurent, l'un près de l'autre, une semaine inoubliable, partageant leurs loisirs entre la musique et de longues promenades à travers les immenses domaines du comte.

Et Franz faisait de beaux rêves : il voulait diriger un théâtre avec elle. Supplé et Strauss travailleraient sur les livrets des meilleurs poètes. Mackart et les grands peintres

de toutes les capitales rivaliseraient de décors éblouissants.

Marie l'encourageait par sa docilité, par l'amour qu'elle lui rendait. Jamais il ne s'était senti soulevé par une si puissante allégresse.

Il rentra en hâte à Vienne, se rendit chez son notaire et lui demanda s'il n'y avait pas de théâtre à vendre dans la capitale.

— Vous dirigez l'Opéra et il vous faut encore une autre scène ! s'éffara le tabellion.

— Au diable l'Opéra ! Ce n'est pas moi qui fais le théâtre. Je viens d'envoyer ma démission au ministre !

— Il n'y a de libre que l'Opéra-Comique. On ne peut l'avoir pour une bouchée de pain, car il passe pour porter malheur à tous ses directeurs. Et vous savez combien on est superstitieux, dans le monde du théâtre !

Oui. Mais tant pis. Je veux courir ce risque ! décida Jauner confiant dans son étoile et rendu téméraire par l'amour de Marie.

Il avait hâte d'être vraiment « chez lui », d'agir en maître absolu dans « son » théâtre, avec « sa » divette.

Il rayonnait de bonheur. Il venait enfin de signer le contrat qui faisait de lui le propriétaire de l'Opéra-Comique.

Il lui tardait de revoir Marie, de commencer les répétitions, de lui faire partager sa fièvre.

En rentrant chez lui, il trouva une lettre où il se hâta d'ouvrir, car il avait reconnu l'écriture de la Geistinger. Il lut : « Cher monsieur von Jauner, je viens de prendre connaissance du contrat merveilleux que m'offre l'Amérique. Ce serait folie que de refuser de telles conditions, pour un si beau voyage. Il faut donc renoncer à nos projets. Je vous salue toute la chance que mérite votre talent. Marie Geistinger. »

Franz blêmit.

— Ah ! la cabotine ! Elle ne changera donc jamais ! se répétait-il, ivre de chagrin, de déception, d'amertume.

C'en était fait de ses rêves. La colère, la révolte le paralysaient soudain.

CHAPITRE IV

Bientôt, tous les amis de Jauner crurent que le chevalier devenait fou. On ne le rencontrait plus au théâtre, où les répétitions étaient dirigées par un vague régisseur. Il désertait sa propre maison, où la pauvre Emmy se désolait de rester seule, sans nouvelles de lui pendant de longs jours.

Jauner ne quittait pas le tripot, où seule la folie du jeu lui faisait oublier la tristesse Marie.

Mais un soir, dans la trouble atmosphère du tripot, un homme fit irruption en criant : — Le Ring-Théâtre brûle !

Franz se leva, l'air égaré. Son théâtre en flammes. La vieille maison du malheur n'avait donc pas changé de destin ?

— Emmy !... s'écria Jauner, effrayé à l'idée du danger que courait sa femme.

Il s'enfuit comme un fou. Jauner vit s'échapper en hurlant les spectateurs pris de panique. Les flammes dansaient sur la façade.

Il fut arrêté, traduit devant le tribunal pour avoir négligé son devoir de directeur. Trop de victimes avaient payé de leur vie son incurie. Cet homme, gâté par le succès, en était arrivé à ne plus même s'occuper de son travail... Le réquisitoire fut très sévère, et Jauner fut condamné à un an de prison.

La presse, déchaînée contre l'ancienne idole de Vienne, l'iniuriait avec autant d'empressément qu'elle l'avait encensé jadis.

Emmy, sortie sauve de l'incendie, vivait cloîtrée chez elle, en attendant le retour de son bien-aimé.

— Quand il reviendra, nous irons ensemble à la campagne ! disait Emmy. Encore six



semaines, trois jours et quelques heures.

— Erreur ! Plus une minute ! lança derrière elle une voix joyeuse. Sa Majesté l'empereur m'a gracié. Me voici libre ! Je vais pouvoir retravailler, reprendre mon rang à Vienne... exultait-il, bien guéri de son inutile amour pour la Geistinger et résolu à rendre heureuse Emmy.

Il était las de sa longue inaction, et honteux de la crise morale que l'avait conduit au désastre. Il se rendit au Cabaret du Tigre, chez l'ami Tundler qui lui fit fête, et crut devoir annoncer au public :

— Mesdames et messieurs, nous avons ce soir parmi nous un revenant, le chevalier Franz von Jauner, le roi de l'opérette ! Je puis déjà vous dire en confiance qu'il va reprendre la direction d'un théâtre, et que nous verrons chez lui de beaux spectacles...

Mais l'annonce n'eut pas le succès escompté. Les clients sifflaient, ricanaient, protestaient : Jauner quitta en hâte le cabaret. Sa femme avait dit vrai : Vienne n'oubliait pas ses morts... Qu'allait-il devenir, si la « ville d'amour » le frappait d'ostracisme ?

Dès lors, ce fut la misère. Toutes les portes se fermaient devant Jauner. Seuls, ses amis le recevaient et s'ingéniaient à le combler en secret de présents, avec la complicité de la servante Minna.

Vers cette époque, Marie rentra à Vienne, de tournée, très fatiguée. Le grand laryngologiste Eichgräber, qui la soignait, ne lui cacha pas la gravité de son état.

La domestique du professeur vint avertir son maître de l'arrivée de Mme von Jauner.

— Pauvre femme ! Il faut que je la recouvre, soupira le médecin. Les Jauner ont dû vendre leurs meubles. Mme von Jauner veut trouver un engagement.

(Photos Tobis.)



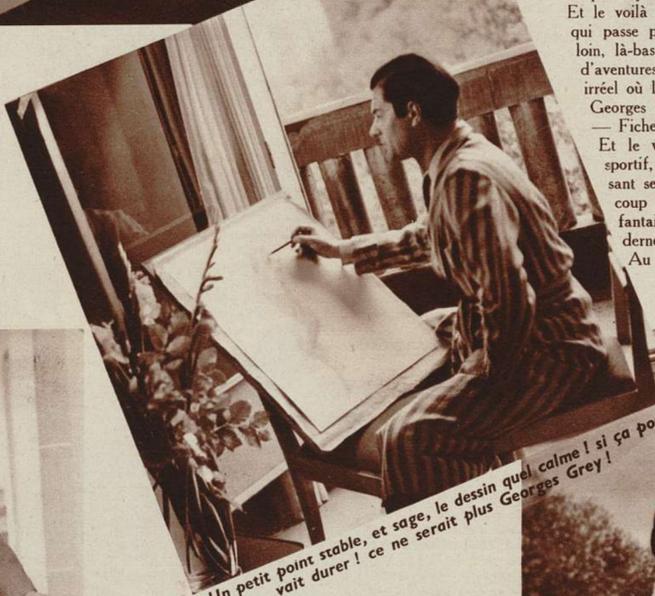
Marie l'encourageait par sa docilité, par l'amour qu'elle lui rendait.

Un Fou raisonnable



Un beau plongeur, du style, du contre-jour... mais pas d'eau ! car cette scène se passe du haut de la terrasse de Georges Grey !... Ah ! ces fous livrés aux photographes !

DÉCIDÉMENT, Georges Grey n'est pas un jeune premier comme les autres. Je l'avais rencontré récemment sur les Champs-Élysées, où il se promenait dignement avec une chemise boutonnée dans le dos et une cravate qui, de ce fait, lui flottait entre les épaules comme une natte légère. Il m'avait dit : — Viens me voir à la piscine. On boira !
J'y suis allé. Mais celui qui a bu ce fut le maître baigneur, que Georges expédia tout habillé dans l'onde javalisée, d'une sournoise poussée.



Un petit point stable, et sage, le dessin quel calme ! si ça pouvait durer ! ce ne serait plus Georges Grey !

— Si tu veux un reportage sérieux, parole de jeune premier, viens à la maison.
Bon. J'arrive par une belle après-midi d'août, sous une pluie digne de décembre et je me présente dégoulinant.
— Entre, me dit Georges Grey, en m'offrant un parapluie. Tu les préfères ouverts ou fermés ?
Ça commence bien ! Pourtant, le jeune premier paraît décidé à tenir sa promesse. Il est occupé à dessiner : son violon d'Ingres. Et il dessine sérieusement et pas mal du tout ma foi.
— Où as-tu appris ça ?
— A l'école de cavalerie de Saumur.
— Pardon ?
— Je te dis que j'ai fait mes classes de dessin à l'École de Saumur, où j'ai passé douze mois de ma belle jeunesse.
Je renonce à savoir comment et par quel miracle Georges Grey prit le goût du dessin en goûtant les délices du trot enlevé.

De l'équilibre, des glaçons, du beurre... c'est la visite à la belle...

Georges Grey

Où la fantaisie nourrit son homme

— Excuse-moi, dit-il, c'est l'heure de mon rendez-vous amoureux. Et ça, c'est sérieux !
Il disparaît, revient fleuri de deux glaçons et portant cérémonieusement, dans une soucoupe, une livre de beurre.
— Tous mes tickets ! soupire-t-il. Mais je ne regrette rien. Elle adore ça !
Il passe devant moi, enjambe le balcon, fait un rétablissement à trente mètres au-dessus des pavés et disparaît !
— Pas de chance, annonce-t-il en revenant par le même chemin, elle est sortie.
Il a beaucoup de chagrin.
— J'ai l'âme toute noire, dit-il, et le cœur sombre... Je vais prendre un bain.
Quand Georges Grey prend un bain, c'est le moment, pour les invités, de monter sur les banquettes ! J'en profite pour jeter un coup d'œil sur la cheminée où traînent des stocks de lettres d'admiratrices. Et je tombe sur une carte de visite laconique : « Ne m'oubliez pas... à 7 heures, métro Marbeuf... Toute ma vie... » C'est signé : Marguerite.
Georges Grey réapparaît en gentleman, complet gris, chemise bleue, cravate ciel d'été, bleuet à la boutonnière.

— Et maintenant, clame-t-il, à la Tour de Nesle !
— C'est-à-dire ?
— C'est-à-dire qu'il est 18 h. 30, que j'entre en scène à 19 h. 15 et que j'ai juste le temps d'enfourcher mon cheval d'acier.
C'est vrai, j'avais oublié que le beau garçon de Quadrille, de M. Hector et de La Fille du Puisatier, se produisait également sur les planches. Ce qui n'empêche pas bien entendu, le banyuls de l'amitié !
Et le voilà tout à coup sérieux, avec un regard qui passe par-dessus le présent et va chercher, loin, là-bas, des désirs de studios, de sunlights, d'aventures et de chevauchées dans un monde irréel où la fiction et lui sont rois.
Georges Grey rêveur ? Non, est-ce possible ?
— Fiche-moi la paix, dit-il, tu me fais rigoler. Et le voilà parti sur son vélo, gouaille, sportif, prêt à toutes les rigolades — ou faisant semblant — et me saluant d'un grand coup de parapluie, comme le ferait une fantaisiste caricature de mousquetaire moderne.
Au revoir, jeune premier !

HENRI CONTET.

(Photos Membred.)



Le parapluie est une épée ; le chapeau, un grand feu-tre, voilà le mousquetaire Georges Grey en bataille !



Le charme de cette robe d'organza blanc est dans le travail des biais et des plis de la jupe et du corsage. Garniture de lilas blanc.

Si vous ressemblez à Annie Ducaux, vous avez de la chance... Vous êtes donc blonde, de ce blond sur lequel on semble avoir jeté une cendre argentée de bou-leau... vous avez de beaux yeux marrons et un teint très clair... vous êtes grande, vous avez de magnifiques épaules et un corps de... — non pas digne de l'antique — mais d'un galbe antique revisé au goût du jour.
Mais me croiriez-vous quand je vous assurerai que même si vous ne vous rapprochez pas parfaitement de



Pour l'après-midi : robe de mousseline marron à pois blancs, entièrement plissée. Col et ceinture blancs.

Madame

Si vous ressemblez à



Paillason de paille noire garni de gros tissu vert.

cette description, vous lui ressemblez peut-être... Si vous êtes brune, blonde ou rousse, vous pouvez lui ressembler... à condition de n'être pas trop brune, trop blonde, trop rousse... si vous êtes hautaine, racée, si, comme le dit Baudelaire, on aime chez vous « jusqu'à cette froideur par où tu m'es plus belle ». Si votre marche est intelligente, votre voix cultivée, vos gestes classiques... vous lui ressemblez... Si vous êtes une « femme » avec toute la richesse, la plénitude, la perfection et la mesure que le mot comporte... vous lui ressemblez...
Alors, vous pouvez

ANNIE DUCAUX



blanche garnie de mousseline rouge à pois blancs... Et nous en voilà arrivées au chapitre des chapeaux. Annie Ducaux a horreur des petits bibis à fleurs, enturbannés de voilette... Elle porte résolument, par exemple, un grand paillason noir garni d'un rouleau de tissu vert autour de la calotte plate.
Ou bien, tout simplement, elle n'en porte pas, car elle ne quitte pas sa bicyclette...
Vous avez pu remarquer qu'en somme, toute l'élégance extrêmement raffinée d'Annie Ducaux consiste en une originalité — ce qui ne veut pas dire excentricité — distinguée — elle évite fanfreluches, banalités, mièvreries.
En un souci constant de simplicité et de ligne... En un choix rigoureux de couleurs : elle préfère le blanc, le marron et le bleu...
Quant à son visage, si vous vous hasardez à lui demander ce qu'elle fait pour avoir ce teint clair, pur, enfantin, elle dit : « Mais pour donner des conseils, il faudrait que j'ai des principes. » Et elle vous invite à approcher...
En 1900, on disait « maquillée comme une actrice », aujourd'hui on pourrait dire « naturelle comme cette actrice ».

Vous savez donc qu'Annie Ducaux n'a ni fond de teint, ni rose à jous, ni rimmels aux cils. Ses seuls fards sont une crème transparente, de la poudre et un rouge à lèvres clair.
Sa coiffure qu'elle ébouriffe à grands coups de brosse est celle d'un pâtre grec.
Sa seule excentricité est la couleur rouge vif et la longueur de ses ongles. Ah ! si vous voyiez leur forme, leur longueur, leur courbe, que vous n'avez pas obtenu malgré des mois de soins et de patience. Vous voyez que c'est simple...
Maintenant que vous savez tout cela, toute la fin de l'été va voir des « Annie Ducaux » accomplies, circuler dans Paris, pendant que la vraie, en vacances à Lucerne, ne s'habillera plus qu'en pantalon...
F. R.

(Photos Lido)



Anachronisme ! Dans le décor clair et raffiné de sa maison, devant les vieux livres et les tableaux anciens, Annie DUCAUX apparaît très moderne en pantalon gris et en blouse rouge vif à pois blancs. C'est sa tenue quotidienne de vacances.

la prendre pour modèle, car c'est une femme de goût.

Vous saurez donc qu'Annie Ducaux ne porte presque que des tailleurs. J'en ai vu une armoire pleine, des bleus, des verts, des noirs, des marrons, des bis, des « habillés » et des « sports », des « stricts » et des « fantaisies ».

J'ai noté un tailleur de gabardine noire, veste longue, jupe finement plissée, juste garnie de boutons dorés à forme de lettres chinoises. Elle le porte avec un chemisier blanc strict.

Par antithèse, elle adore les robes du soir, les robes de dîner qui sculptent sa ligne.

Une entre autres en crêpe blanc garni de soutaches bleu marine, qui court de sa taille à sa cheville comme les bandes de soie des pantalons d'habit et s'envole pour dessiner un boléro furtif...
De robe d'après-midi, point...
Annie Ducaux a horreur des « imprimés »... Je n'ai trouvé que la robe de mousseline marron à pois blancs que vous reconnaîtrez sur la photo... Elle la porte avec un chapeau de paille



Danseuses

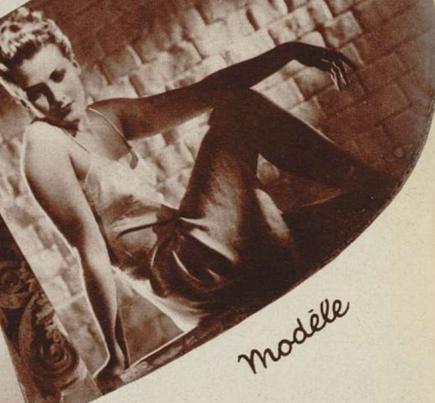
Chanteuse

Secrétaire

Modèle

PARIS ne s'est pas fait en un jour... On ne fait pas une star... en cinq minutes. L'art est une longue patience... Nous comprenons que nos lecteurs aient leur curiosité éveillée par notre concours du Couple Idéal qui va permettre de réussir à de très nombreux inconnus !...

Serveuse



Mais... Si nous donnons leur « chance » à des jeunes gens, à des jeunes filles, à des femmes, à des hommes... Nous ne voulons rien laisser « au hasard ». Le Concours du Couple Idéal sera l'IDEAL DES CONCOURS.

Mannequin

Femme d'intérieur

Toutes ces femmes

LES ONDES
L'hebdomadaire de la radio
TOUS LES VENDREDIS
44 pages 2 fr. 50

peuvent devenir
VEDETTES

(Photo Archives.)
Ciné-Mondial
RÉDACTION, ADMINISTRATION :
55, Champs-Élysées.
Tél. : BAL. 26-70. — C. C. P. : 147.805 Paris.
ABONNEMENTS (France et Colonies) :
Six mois 100 fr. | Un an 195 fr.



Indiscretions

Grâce à sa timidité il devint...

Le couple ROMANCE - FLAMENT va tourner...

NAPOLÉON
NAPOLÉON I^{er} boit un cinzano... Ne croyez pas que je raconte une histoire, cette scène est véridique, mais j'ai oublié de vous dire qu'elle se passait aux studios de Joinville, où l'on tournait le film *Mme Sans-Gêne*, et que Napoléon I^{er} n'était autre que l'artiste Albert Dieudonné. Tout en buvant le cinzano, nous bavardâmes.
— Eh bien, moi, dit Dieudonné, c'est la première fois que je suis véritablement Napoléon, aussi paradoxal que cela vous paraisse, car, jusqu'à présent, j'ai toujours été Premier Consul, et c'est grâce à ma timidité que je le suis devenu !
— Devenir Napoléon par timidité, c'est amusant !
— C'est vrai, j'étais alors au théâtre de Bruxelles lorsqu'on monta une pièce, *Le Chevalier au masque*, où il y avait un rôle principal : celui du Premier Consul. On ne trouvait pas d'artiste qui ressemblât suffisamment à Bonaparte ; il y avait bien moi... mais j'étais d'une timidité effroyable... et on ne fit auditionner sans espoir.
« J'ai eu le roufrage des timides. A tout prix, je voulais le rôle et je me mis à hurler : « Devant moi, ces troupes s'avancent... » avec tant de force que le directeur et l'auteur se bouchèrent les oreilles en criant : « Arrêtez-vous ! vous serez Bonaparte, mais ne criez pas si fort ! » Lorsque, quelques années après, Abel Gance monta son film *Napoléon*, il se souvint de m'avoir vu à Bruxelles et me demanda de tourner avec lui.
— C'est ce qui vous a définitivement consacré Napoléon !
— Oui, mais ce qui est le plus amusant, c'est que dans *Napoléon*, je n'étais encore que le Premier Consul Bonaparte et ce n'est que dans *Madame Sans-Gêne* que je suis réellement empereur. Maintenant, je m'excuse, car je dois aller m'habiller. J'ai un conseil avec mes maréchaux !

JEAN HENRY.

Après la trilogie de Marius... **PAGNOL** va réaliser une nouvelle fresque

Marcel Pagnol, qui a réussi cette magnifique fresque « Marius », « Fanny », « César », que tous les amateurs éclairés de beau cinéma n'ont pas oublié, reste fidèle à cette grande conception d'une œuvre divisée en trois époques.
Aussi, nous sommes heureux de révéler les premiers à nos lecteurs que l'auteur d'*Angèle* se propose de porter à l'écran un scénario original : une histoire d'amour dans un cadre parisien.
C'est une trilogie : la première période se nommera *Pierre* ; le deuxième *Dominique* ; le troisième *Florence*, avec Pierre Blanchard dans le rôle de Pierre, Jean Chevrier dans le rôle de Dominique et Josette Day dans le rôle de Florence. Ont été déjà engagés pour les autres rôles : Alerme, Charpin, Carette, Mme Marquen et Pauline Carton.

QUI SERA LA DAME BLONDE ?
CANDIDATES... A VOS RANGS !

Le 22 septembre, aux studios de Billancourt — après une semaine d'extérieurs enregistrés dans la grande banlieue parisienne — Jean Drévile abordera la réalisation essentielle du film adapté par Maurice Blondau — dialogues de Michel Duran — du scénario de Georges Simonon, *Annette ou La Dame blonde*.
On a trouvé pour Annette l'interprète idéale. C'est Louise Carletti qui jouera ce personnage.
Mais le rôle de « la dame blonde » demeure, jusqu'à présent, vacant.
On demande « une dame blonde » ! Candidates... à vos rangs ! Toutefois, la curiosité nous poussant à questionner personnellement — ô combien ! — les intéressés, nous avons appris que Mona Goya avait quelques chances de se voir distribuer un rôle important dans ce film.
S'agirait-il de celui de « la dame blonde » ? Interrogé à ce sujet, Jean Drévile s'est prudemment refusé à nous répondre. Attendez...
George Rollin et Bernard Blier dans cette production.

RENÉ DARY va tourner à Paris
Afin de tourner sous la direction de Léon Mathot, *Le Chemin du Cœur*, René Dary, qui avait fondé à Marseille une école de cinéma, va rentrer à Paris à la fin du mois.

MAURICE CHEVALIER

RENTRE A PARIS
Maurice Chevalier, ayant pour partenaire Marie Déa, tournera en septembre à Paris, un film tiré d'un scénario inédit de Léopold Marchand et dont le titre provisoire est *Les Deux Cousines*.
Le metteur en scène sera Marcel L'Herbier.
Il se peut que pour cette production, on fasse appel pour des petits rôles, à des inconnus.

Pierre FRESNAY et **Yvonne PRINTEMPS** seront les vedettes de « **UNE ÉTOILE AU SOLEIL** »
Ciné-Mondial annonce le premier dans la presse que, dans le courant de 1942, Pierre Fresnay et Yvonne Printemps interpréteront, un film adapté d'un scénario de Weefer et Jean Aureuche. Complétons cette information en disant aujourd'hui que ce film, dont Jean Drévile sera le réalisateur, portera pour titre *Une Étoile au soleil*.

UN CHOIX JUDICIEUX :
Jean-Louis BARRAULT incarnera BERLIOZ dans « **SYMPHONIE FANTASTIQUE** »
Il semble à peu près certain maintenant, que dans la vie de Berlioz, mise à l'écran par Christian Jacque, le personnage de l'auteur de *La Damnation de Faust*, sera interprété par Jean-Louis Barrault.
Choix excellent, étant donné que, Barrault offre, phy-

siquement parlant, une ressemblance frappante avec Hector Berlioz, et que, dans ce rôle empreint de lyrisme, le remarquable artiste saura se distinguer tout particulièrement.
Dans les premiers jours d'octobre, débiteront aux studios de Billancourt et de Neuilly, les prises de vues de *Symphonie fantastique*. La réalisation se prolongera jusqu'en fin novembre. En septembre, Christian Jacque commencera l'enregistrement de la musique.

Les Jours heureux, mise en scène de Marguenat, production Richebe, avec Juliette Faber, François Perier, Pierre-Richard Willm.
Un roman de G. Robert Dumas, sera porté à l'écran par Pathé-Cinéma : *Un Lycéen a disparu*.
On va tourner *Papa*, de Fiers et Cavalliet, mise en scène de Péguy ; production Ciné-Sélection (anc. D.U.C.), adaptation faite par Léopold Marchand. Sont présents : André Lugnet, Annie Ducaux, Blanchette Brunoy, Léon Bélières.



Regardez bien ce couple. La semaine prochaine, il prendra le métro à la station qui porte le nom d'une célèbre place où se trouve un général français. A la sixième station, qui est le symbole des vedettes de cinéma, ils prendront un wagon de première pour sortir à la station Marbeuf devant nos bureaux. Ces deux vedettes porteront chacune sur elle dix photos. Quand vous nous les rapporterez elles vous donneront droit à deux places, dans le cinéma de votre choix. (Photos Archives.)



Un concours qui finit bien pour tout le monde... Préjean s'apprête à gagner... un baiser!



A la sortie du métro Marbeuf, ils ont fait beaucoup de malheureux, car il ne leur en restait plus qu'une.



Albert Préjean et Renée Saint-Cyr, mercredi 13 août, place de la République à 5 heures de l'après-midi, ont descendu gaiement les marches du métro pour le concours de « Ciné-Mondial ».



Dès leur arrivée dans les couloirs, ils ont été assaillis par une foule d'admirateurs.



Un abordage nouveau genre dans la rame de « seconde » qui devait les conduire jusqu'à Chaussée d'Antin. Leurs fidèles se pressent nombreux pour les autographes. (Ph. N. de Margoll.)

TOUS LES
VENDREDIS

Ciné-

mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

N° 3 — 22 Août 1941

4^{F.}



ALBERT PRÉJEAN,
le jeune premier aimable
et sportif que vous verrez
bientôt dans "Caprices."

Photo Piaz.